

*Une Pauvreté  
qui nous concerne*



Si nous t'avons un peu chauffé les oreilles avec les Anawim et la Pauvreté selon le Christ – et ce n'est pas tout à fait terminé–, c'est bien parce que tout l'Ancien Testament a notamment pour but d'éduquer l'homme à acquérir cette attitude. Si on approfondit la Révélation, cette attitude apparaît comme vraiment centrale aux yeux de Dieu, parce qu'elle lui donne de pouvoir accomplir ce projet qu'il a depuis les origines : prendre toute la place en nous, et nous donner d'être totalement animé de Lui.

Malheureusement, la plupart des chrétiens ont oublié ce fondement de la vie chrétienne. Or, qu'est-ce qui fait qu'un homme s'attache au Christ – et donc entre dans le Christianisme–, sinon le fait qu'il se reconnaît « pauvre », que ce soit au niveau encore païen, ou à un niveau qui est encore « sous la Loi ». Mais qu'en est-il dans les faits ? Quels sont les chrétiens qui sont réellement animés de cet esprit de Pauvreté dont nous venons de parler ? Trop peu, certainement ! Une des raisons parmi bien d'autres, c'est que nous ne nous laissons pas enseigner par tous ces textes de l'Ancien Testament. Nous ne sommes bien sûr pas juifs, et il n'y a pas à judaïser notre christianisme, mais il faut retrouver dans l'Ancien Testament tout ce qui nous prépare à recevoir correctement notre Seigneur Jésus Christ.

Car s'il y a des différences profondes entre les juifs et les chrétiens, sur le plan de la foi et de la morale, il y a aussi un esprit commun, que l'on doit donc aussi retrouver au cœur du Christianisme. Je m'en explique en quelques mots.

Sur le plan de la foi, les juifs d'aujourd'hui, qui vivent de l'attitude des Anawim, attendent encore le Messie, puisqu'ils ne reconnaissent pas Jésus de Nazareth comme le Messie. Quant aux chrétiens, ils croient, non seulement que ce Jésus de Nazareth est le Messie attendu, mais surtout qu'il

est Dieu fait homme, et que de ce fait, il demeure parmi nous dans l'Église et les sacrements qu'il a mis en place.

Si, pour les juifs, il n'est pas encore là, mais que, pour les chrétiens, il est là, un esprit commun persiste en deçà de cette divergence de foi fondamentale. Dans les deux cas – *insistant sur ce qui suit*–, il est indispensable que le Christ soit là pour que le dessein de Dieu parvienne à son achèvement.

Cette différence de foi se répercute sur le plan moral, sur le plan des comportements à adopter.

Le juif, encore dans l'attente de son Messie, pratique la Loi mosaïque parce qu'elle donne de se préparer à cette venue. Il la pratique donc parce que le Messie n'est pas encore là.

Pour le chrétien, le Christ est là depuis deux mille ans. De ce fait, il n'a plus à pratiquer la Loi selon l'ancienne Alliance. Il s'agit de comprendre le pourquoi de ce bouleversement sur le plan moral.

Ce changement tient à ce qu'a vécu le Christ : en venant au cœur de notre humanité, il a accompli la Loi mosaïque dans tout son être <sup>(1)</sup>. Il l'a vécue jusqu'au bout, en nous aimant jusqu'à mourir pour nous (selon Jn 13, 1). L'accomplissement de la Loi, c'est l'Amour, dira saint Paul (selon Rm 13, 10). C'est pourquoi le chrétien croit que le Christ a aimé de cet Amour radical <sup>(2)</sup> qui accomplit la Loi mosaïque centrée sur l'amour de Dieu et du prochain <sup>(3)</sup>. Il croit également qu'aucun homme, hormis le Christ, n'a pu pratiquer la Loi parfaitement <sup>(4)</sup>.

Maintenant que le Christ est là au cœur de notre humanité, il demande à ses disciples de vivre de son Amour : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres (selon Jn 13, 34). »

Le Christ dit bien : un commandement « nouveau », d'une nouveauté sans pareille par rapport à ce qui précède, alors que la Loi mosaïque bien comprise était déjà centrée sur l'amour. C'est « nouveau », dit-il, « parce que Moi, le Christ, je suis là » – et on va voir que parce qu'il est là, il peut nous donner sa capacité d'aimer–. Et il ajoute : « Aimez-vous

---

<sup>1</sup> Selon ce qu'il affirme lui-même : « Je ne suis pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir – la « remplir » selon le terme grec– » (Mt 5, 17).

<sup>2</sup> Cela tient à « sa double nature », selon ce qu'affirme l'Église pour expliciter son être. La nature divine du Christ permet à sa nature humaine d'être vécue parfaitement.

<sup>3</sup> Tout ceci sera plus développé dans le troisième ouvrage.

<sup>4</sup> Ce sur quoi revient souvent saint Paul : « Personne ne peut être justifié devant Dieu par la pratique de la Loi » (selon Ps 143, 2 ; Rm 3, 20). Il se situe dans le prolongement de ce qu'affirme le Christ lui-même (en Jn 7, 19) : « Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Nul d'entre vous n'observe la Loi ! »

– *insistant sur le mot qui suit*– comme je vous ai aimés » ; « comme », c'est-à-dire dans un comportement de même teneur que le mien.

Les chrétiens ne doivent donc plus pratiquer la lettre de la Loi mosaïque avec ses 613 commandements qu'aucun homme ne put pratiquer. Ils doivent désormais vivre de la Vie du Christ selon sa Loi d'Amour.

Tentons de traduire autrement ce commandement du Christ. Nous devons nous aimer les uns les autres – *insistant sur le mot qui suit*– comme Dieu nous a aimés lorsqu'il s'est fait homme, c'est-à-dire de façon totale. Tu comprends bien que cet amour est impossible à l'homme limité et pécheur que nous sommes encore, sauf si Lui transfigure notre être par sa Présence et nous en donne la capacité.

Ce commandement du Christ ne peut donc être vécu que si lui, notre Seigneur, vient nous en donner la capacité. Et où pouvons-nous la recevoir, sinon dans les sacrements ? Ainsi en est-il du sacrement de l'Eucharistie, acte par lequel le chrétien incorpore, au sens fort, Celui qui est mort, qui est ressuscité et qui nous donne sa Vie, et donc sa capacité d'Amour. N'est-ce pas ce qui fait dire à saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (selon Ga 2, 20) ? Mais voilà ! Qui en est persuadé parmi les chrétiens ? Nombreux sont ceux qui estiment que le Christ peut être rencontré de façon équivalente dans la prière collective ou personnelle, qu'il n'est pas nécessaire de recourir aux sacrements de l'Église. Mais réfléchis un instant ! Est-ce nous qui décidons de la façon dont le Christ doit venir à nous, ou est-ce Lui qui en décide ? Et n'avons-nous pas alors à respecter le chemin qu'Il met en place – l'Église et ses sacrements– pour nous rejoindre ? Il est évident que la prière fait partie de la rencontre avec le Seigneur, mais elle ne suffit pas. Sans les sacrements, pas de rencontre « au sommet ». Mais qui y croit vraiment ?

C'est là que le bât blesse. Un grand nombre de chrétiens ont oublié le fondement du christianisme : la stricte nécessité de la présence du Christ à notre niveau pour que nous puissions être hissés au sien et vivre de lui. Ces chrétiens, malheureusement nombreux, encourent le même reproche que les Pharisiens, un groupe religieux juif qui avait une grande influence au temps du Christ.

Je t'en dis ici quelques mots pour que tu comprennes bien. Ces Pharisiens, auxquels les évangiles font souvent référence, étaient des juifs très consciencieux, très vertueux, qui pratiquaient sincèrement les commandements de Dieu. Mais leur problème, c'est qu'ils étaient tellement attachés à la qualité de « leur » pratique qu'ils avaient fini, du moins pour la plupart, par perdre l'essentiel de ce qu'avait donné de découvrir la Loi : qu'aucun homme ne peut se prévaloir d'une bonne pratique, parce qu'il est toujours en deçà de ce que Dieu attend de lui,

parce qu'il est et reste pécheur. Ces juifs en étaient revenus à une mentalité « d'avant l'Exil », dans laquelle on est encore accroché à la qualité de ce que l'on accomplit devant Dieu : « Ma pratique des commandements me donne des droits face à Dieu, elle me donne de mériter mon salut », alors que l'homme ne peut se prévaloir d'aucun mérite face à Dieu <sup>(5)</sup>. C'est ce que la Révélation nous a donné de découvrir à travers tout ce qui précède. Ce n'est pas pour rien que le Christ s'en prendra à cette façon de penser. Il développera notamment l'une ou l'autre parabole pour dénoncer cette attitude qui ferme la porte à Dieu et l'empêche d'agir en celui qui reste ainsi centré sur lui. Jésus raconte notamment cette parabole dans laquelle un pharisien et un publicain (en Lc 18, 9-14) prient au temple. Le premier apparaît « riche » de « ses » mérites, de « sa » persévérance, mais enfermé dans sa suffisance. Il reste persuadé qu'il est l'artisan de son salut, pétri de volontarisme, construisant lui-même sa sainteté, à un point tel qu'il ne laisse aucune place à l'action de Dieu en lui.

C'est une dérive fréquente à travers tout le judaïsme, aussi bien au temps du Christ <sup>(6)</sup> qu'aujourd'hui : la plupart des émissions de télévision qui ont trait au judaïsme parlent beaucoup de la Torah, des pratiques juives, de l'importance de toutes leurs traditions, mais peut-être pas assez de l'importance des Prophètes et de l'esprit de « Pauvreté » à acquérir pour pouvoir accueillir le Messie de Dieu. Et d'ailleurs, ce Messie, qui l'attend vraiment parmi les juifs ?

Mais ce que l'on constate dans le judaïsme se retrouve également dans le christianisme. Dans nos contrées en tous cas, peu nombreux sont les chrétiens qui sont convaincus de la nécessité d'accueillir le Christ dans les sacrements pour pouvoir vivre de ses commandements. Parmi les chrétiens également, le Christ est relégué au second plan au point d'en devenir secondaire. Oubliant que le Christ est le fondement de notre vie, la plupart d'entre nous se contentent d'affirmer qu'il faut vivre de son message. La présence réelle du Christ n'apparaît plus comme la condition première. Il nous « suffit » de faire ce qu'il nous dit. Nous ne nous rendons même pas compte que ses commandements sont impraticables s'il ne nous en donne pas lui-même la capacité. Tu peux alors entendre des réflexions du genre : « L'essentiel n'est pas d'aller à la messe ; c'est de s'aimer les uns les autres » <sup>(7)</sup>. Nous restons persuadés que nous sommes capables de vivre par nous-mêmes ce que Dieu propose. Nous manifestons ainsi une

---

<sup>5</sup> En ce sens où il aurait un droit du fait de ce qu'il a accompli.

<sup>6</sup> Un exemple en Lc 7, 1-11 : des notables juifs viennent à Jésus pour le prier de sauver le serviteur d'un centurion païen, et leur argumentation commence ainsi : « Il est digne – il mérite – que tu lui accordes cela, car... ».

<sup>7</sup> Une phrase qui est juste sous un certain angle mais qui devient fausse quand on s'en sert pour suggérer le caractère second des sacrements.

méconnaissance profonde de l'Histoire du salut. Nous sommes alors très préoccupés de la qualité de nos comportements, de la bienveillance que nous manifestons à l'égard de notre entourage et nous nous imaginons que ces attitudes nous donnent « des droits » vis-à-vis de Dieu. Il n'est pas loin le temps où on entendait lors de certains enterrements des phrases du genre : « Avec tout ce qu'il a vécu, il mérite bien son ciel ! », alors qu'au regard de la Révélation, il est évident que l'homme ne peut jamais se prévaloir d'un quelconque mérite face à Dieu (selon 2Co 3, 5).

Nous ferions bien de méditer très sérieusement cet extrait de saint Paul que nous trouvons dans la liturgie <sup>(8)</sup> : « Frères, nous le savons bien, ce n'est pas en observant la Loi que l'homme devient juste devant Dieu, mais seulement par la Foi en Jésus Christ – La Foi ! Croire que c'est lui qui donne d'être rendu juste, et personne d'autre ! –. C'est pourquoi nous avons cru en Jésus Christ pour devenir des justes par la Foi au Christ, mais non par la pratique de la Loi de Moïse, car – *et il insiste encore* – personne ne devient juste en pratiquant la Loi. » Cet extrait se termine par ces mots : « En effet, si c'était par la Loi qu'on devient juste, alors le Christ serait mort pour rien » (selon Ga 2, 16, 21). Ce n'est pas sans intention que l'on nous propose de tels passages. Ils nous indiquent qu'en retombant dans un esprit pharisaïque et en comptant sur nos actions méritoires pour être sauvés, nous réduisons à néant la croix du Christ qui seule sauve.

Bien sûr, il ne faut pas tomber dans l'excès inverse qui consisterait à proclamer, comme certaines hérésies l'ont fait à travers l'histoire de l'Église, que nous n'avons donc pas à nous soucier de nos comportements quotidiens. Car l'Église affirme à la suite de saint Jacques, que la foi sans les œuvres est une foi morte, et elle insiste du coup sur le fait qu'il y a aussi des actes « méritoires » dans la vie chrétienne, mais pas en tant qu'ils nous donneraient un droit quelconque sur Dieu. Nos actes sont méritoires dans la mesure de notre participation à l'action du Christ en nous ; parce qu'il nous a aimés, nous pouvons et nous devons à notre tour aimer comme lui. Établis « sous la grâce », nous devons nous comporter conformément au don reçu, le faire croître selon le Christ, jusqu'à pouvoir nous offrir tout entier à Dieu. C'est l'Amour du Christ pour nous qui est donc la source de tous nos mérites devant Dieu ; et lorsque Dieu « couronne les mérites de ses saints » <sup>(9)</sup>, il couronne ses dons qui ont fructifié et donné le fruit christique qu'il désirait.

---

<sup>8</sup> Le 11<sup>ème</sup> dimanche de l'année C.

<sup>9</sup> Selon une préface citant saint Augustin ; dans le *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 2006.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui avait une conscience très aiguë du fait que ses mérites étaient « pure grâce », a des propos qui expriment très exactement l'esprit que tout chrétien devrait cultiver : « Je ne veux pas amasser des mérites pour le ciel, je veux travailler pour votre seul Amour ». Et elle poursuit : « Au soir de cette vie, je paraîtrai devant Vous les mains vides, car je ne Vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même » (<sup>10</sup>).

Ces quelques propos de saint Paul et de sainte Thérèse sont des bornes théologiques qu'il nous faut toujours avoir à l'esprit, pour ne pas voguer jusqu'à échouer dans une morale qui n'est plus chrétienne (<sup>11</sup>), dans une morale chrétienne paganisée qui a oublié l'essentiel de ce que Dieu veut nous donner de découvrir.

— X —

Pour essayer de te redire en d'autres mots tout ce que tu viens d'entendre à propos de l'humain et de la Pauvreté, je reviens à ce que nous avons déjà dit précédemment. Autour de nous et en nous, chrétiens, il y a quatre niveaux spirituels : athée, païen, juif, chrétien.

Dans ce que je vais te dire maintenant, j'insiste pour que tu comprennes bien que chaque chrétien peut vivre intérieurement de ces quatre niveaux spirituels que je vais te reprendre.

Pour chacun de ces niveaux, je vais te montrer qu'il y a une attitude qui peut être adéquate, qui ouvre ou entrouvre la porte à Dieu et qui est toujours de l'ordre – *insistant sur ce qui suit*– d'une insuffisance reconnue, d'une pauvreté acceptée ; tandis qu'il y a aussi une attitude inadéquate qui ferme la porte à Dieu et qui est toujours quelque part de l'ordre – *insistant sur ce qui suit*– de l'autosuffisance.

En chaque homme sommeille un premier niveau, qui n'est pas encore religieux, qui lui est même résolument opposé : c'est le niveau « athée » qui, littéralement, est « sans Dieu ». C'est celui que la Bible appelle « insensé » (selon Ps 14, 1), littéralement, qui ne va pas dans le sens de ce à quoi nous sommes appelés par Dieu, qui nous coupe radicalement de Lui et dont parfois nous n'avons pas assez conscience. C'est ce niveau où,

---

<sup>10</sup> Extrait repris du *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 2011.

<sup>11</sup> La morale « chrétienne », comme le précise bien le qualificatif, nécessite la présence du Christ.

même si notre intelligence nous manifeste que l'homme n'est que l'homme, nous restons persuadés que nous nous en sortirons, qu'un jour nous aurons des solutions à nos problèmes, parce que le potentiel humain est inépuisable. C'est le refus de se reconnaître « pauvre », parce que l'on croit en l'homme et en sa capacité de s'en sortir par lui-même. On reste bloqué dans une autosuffisance très humaine, trop humaine <sup>(12)</sup>.

Cependant, même à ce niveau-ci, il peut déjà y avoir quelque chose d'adéquat qui entrouvre la porte à Dieu. Ainsi, par exemple, cette réflexion d'un biologiste français : « J'ai dit non à Dieu, mais à chaque instant la question revient » <sup>(13)</sup>. Ce « à chaque instant la question revient » manifeste qu'il n'est pas entièrement clos sur lui-même. La porte n'est pas tout à fait fermée. Il reste une ouverture, une petite faille dans laquelle Dieu peut s'introduire <sup>(14)</sup>.

Il peut ensuite y avoir un deuxième niveau, qui est en fait le premier niveau religieux en l'homme : le niveau païen dans le sens où nous l'avons précisé, dans lequel l'homme est ouvert sur le divin, capable de reconnaître ses limites et ses égarements moraux <sup>(15)</sup> au regard de cette aspiration radicale vers l'Absolu qui l'habite. Il tente alors de dépasser ses misères, en se tournant vers le divin et en le recherchant à tâtons <sup>(16)</sup>, et dans ses recherches il se trouve des moyens et des solutions, des solutions « païennes » <sup>(17)</sup> qui peuvent être très honorables. C'est peut-être le Bouddhisme qui est une des pistes, sinon la piste, la plus éminente à ce niveau-ci. Mais les pistes, aussi nobles soient-elles, peuvent être trop humaines et bloquer l'homme. On dit de façon humoristique qu'à la Fin des temps, le Christ aura de très gros problèmes avec certains bouddhistes. S'ils ont trouvé un chemin adéquat, celui du renoncement à tout ce qui nous

---

<sup>12</sup> Ou on se découvre quand même « pauvre », mais on ne supporte pas de ne pas avoir les solutions adéquates par soi-même. On peut alors en arriver à désespérer de l'homme et de ses possibilités, et s'enfoncer dans une mélancolie qui peut mener à l'anéantissement de soi sous l'une ou l'autre forme.

<sup>13</sup> Il s'agit de Jean Rostand interrogé sur la question de la foi. Voici sa réponse: « J'ai dit non. J'ai dit non à Dieu, en affirmant les choses un peu brutalement, mais à chaque instant la question revient. Je me dis : est-ce possible ? À propos du hasard, par exemple, je me répète : ce ne peut être le hasard qui combine les atomes. Mais alors quoi ? Une chaîne de questions reviennent, toujours les mêmes. Je les ressasse ; je radote tout le temps. Je suis obsédé, disons le mot, obsédé, sinon par Dieu, du moins par le non-Dieu » (Ch. Chabanis, *Dieu existe-t-il ? Non répondent...*, Éd. Fayard, 1973).

<sup>14</sup> « Vouloir croire, c'est déjà croire » aurait dit saint Augustin. On peut être tout à fait incroyant et pourtant être plus ouvert que d'autres qui se disent croyants.

<sup>15</sup> Ce niveau païen en nous est déjà capable de discernement à propos du bien et du mal.

<sup>16</sup> Selon Ac 17, 27 ; et il n'y a que ce chemin pour le païen tant qu'il ne rencontre pas Dieu dans sa Révélation.

<sup>17</sup> Expression non péjorative, si tu te réfères à la définition du « païen ».

habite, dans le même temps ils risquent d'empêcher le Christ de s'introduire, persuadés qu'ils sont que « c'est l'homme et rien que l'homme qui fait son Salut ».

En fait, le niveau païen le plus adéquat consiste à se reconnaître un pauvre humain, toujours en deçà de ses aspirations les plus spirituelles, et pressentir que « s'il n'y a pas d'intervention divine, je ne puis rien ». Ce niveau est alors déjà « attente » et même « prière », et donc déjà ouverture, sans plus peut-être, mais c'est là que tout peut advenir.

Il y a alors les troisième et quatrième niveaux, qui sont les deux niveaux religieux liés à la Révélation de Dieu.

Le troisième niveau est celui du judaïsme. Nous venons de l'approfondir avec les Anawim qui pratiquent la Loi. Leur souci est d'entrer dans une Pauvreté qui soit un réceptacle toujours plus ouvert au Messie qui doit venir.

Malheureusement, nombreux sont ceux qui dérapent en chemin, parce qu'ils ramènent la pratique des commandements au premier plan en reléguant au second plan la venue du Messie. Ils s'enferment alors dans de subtiles autoévaluations et même dans une certaine autosuffisance qui ne laisse plus de place à Dieu et à son Messie.

Enfin il y a le quatrième niveau, celui du christianisme : il donne de vivre de la Pauvreté du Christ, de la Pauvreté « sous la grâce », dans laquelle nous nous reconnaissons tels que nous sommes en vérité, qui donne de nous soumettre à ce qui advient, en nous remettant, tout comme Marie et les saints, à notre Seigneur Jésus Christ. C'est en étant « sous la grâce », en rencontrant le Seigneur là où il se donne pleinement, c'est-à-dire dans son Église et dans les sacrements, que nous pouvons vraiment prendre conscience de ce que nous sommes et nous offrir à Lui « par l'Esprit » dans nos pauvretés reconnues.

Ce n'est pas pour rien que l'on dit des saints qu'ils étaient très conscients de leur état. À la Lumière du Christ présent en eux, ils avaient découvert la profondeur de leur misère. Mais cette même Lumière leur faisait également saisir la grandeur de la miséricorde divine. Ils étaient heureux de se découvrir « des Pauvres sous la miséricorde ». Plus ils se découvraient tels, plus ils voulaient advenir par et avec Dieu. Bienheureux sommes-nous quand nous nous laissons introduire dans une telle façon d'être jusqu'à pouvoir en vivre, car elle est le lieu même de Dieu et de notre salut.

Si donc nous sommes amenés au niveau du Christ par les sacrements et rendus capables de vivre de Lui, nous avons encore à dépasser les autres

niveaux que je viens de développer, parce qu'ils nous ferment encore à Dieu et à son projet pour nous.

Ne nions pas que nous régressons souvent au niveau d'un certain pharisaïsme, qu'à l'instar du peuple de Dieu au désert nous dégringolons fréquemment au niveau païen et, parfois pire, nous voguons en plein athéisme. Même si nous comprenons de mieux en mieux que, par nous-mêmes, il nous est impossible de nous appauvrir radicalement selon Dieu, qu'il faut que le Christ vienne lui-même faire ce chemin d'appauvrissement en nous, nous revenons très souvent aux autres façons d'être, quelles soient pharisaïques, païennes ou athées.

Le chrétien est donc à la fois introduit dans la Pauvreté du Christ et, en même temps, toujours en état de devenir de plus en plus chrétien. La béatitude « Bienheureux les Pauvres par l'Esprit » se vit grâce à notre Seigneur Jésus Christ, mais avec notre collaboration.

Où que tu en sois dans ton cheminement spirituel, retiens au moins que toute pauvreté acceptée peut ouvrir à Dieu et à ta destinée ultime, tandis que toute autosuffisance ferme la porte à Dieu et dans le même temps aux autres (<sup>18</sup>).

— E —

Pour conclure, je prendrais volontiers en exemples Mère Teresa et la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus.

S'il y a bien une personne que la plupart de nos contemporains ont appréciée pour tout ce qu'elle a fait autour d'elle, c'est bien Mère Teresa. Elle fut d'ailleurs élue « Femme de l'année » au plan mondial. Lors de son enterrement, des personnes de toutes les religions escortaient son cercueil, y compris des incroyants, dont l'un d'eux déclara sur une chaîne de télévision : « Voilà une petite bonne femme qui a aimé l'humanité ». Et pourtant, cette petite femme était bien persuadée que l'amour humain, même le plus noble et le plus honorable, n'a encore que très peu à voir avec l'Amour du Christ. Elle était pétrie des paroles de saint Paul : « Si je n'ai pas l'Amour, je ne suis rien » (selon 1Co 13, 1-3) : si je ne vis pas de cet Amour qui est celui du

---

<sup>18</sup> Rappelle-toi ce que je t'ai dit lorsque nous avons traversé très vite, et même trop vite, le récit de Caïn et Abel : lorsque l'homme se coupe de Dieu, parce qu'il veut « se » réaliser en étant centré sur lui-même, il vit de la même logique dans ses relations aux autres. La fermeture au Père engendre la fermeture au frère. J'y reviendrai dans le troisième ouvrage, « *À l'écoute du mystère du Christ dans l'Ancien Testament* ».

Christ, tout ce que j'accomplis ne vaut rien. Elle était consciente de sa pauvreté, de sa misère humaine. Elle quémandait sans cesse la lumière de Dieu dans la prière et l'écoute de la Parole, pour recevoir de se découvrir « Pauvre sous sa Loi ». Elle suppliait sans cesse d'être mise « sous la grâce du Christ », notamment dans la rencontre eucharistique. Cette façon d'être lui donnait de pouvoir être « une demeure » de notre Seigneur. Ses bras extériorisaient alors l'Amour « du Bien-aimé » qui était au plus profond d'elle. Elle n'était certainement pas parfaite dans tous ces actes, mais il est clair qu'elle a été un réceptacle pour notre Seigneur, et qu'elle a exprimé quelque chose de l'Amour du Christ dans notre monde contemporain. Ce n'est pas sans raison que l'Église l'a si vite déclarée « sainte ».

Quant à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui fut également très vite proclamée « sainte », elle est un peu son « alter ego », mais aussi sa « mère spirituelle », puisque Mère Teresa avait choisi son nom en référence à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais si avec Mère Teresa, nous sommes dans une fécondité missionnaire sur le terrain, puisqu'elle fonda la congrégation des *Missionnaires de la Charité*, avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous sommes dans une fécondité qui a jailli du plus profond du carmel de Lisieux, où elle demeura cloîtrée et cachée au monde. C'est à partir de là qu'elle a rayonné de l'Amour du Christ, à un tel point que l'Église l'a récemment proclamée *Docteur de l'Église* et il y a longtemps déjà, *Patronne des Missions*. Un comble pour quelqu'un qui n'est jamais sorti de son carmel ! C'est pourtant évident quand on connaît son cheminement spirituel <sup>(19)</sup>.

Avec les moyens limités qui étaient les siens <sup>(20)</sup>, elle s'attacha de tout son cœur à la Parole de Dieu. Elle reçut d'y découvrir des trésors cachés qu'elle nous a transmis dans ses écrits spirituels.

Elle nous a confié un chemin de Pauvreté selon l'Esprit, tel qu'elle l'a elle-même vécu au cours de son existence. Nous connaissons ce chemin sous le nom de « la petite voie », « ma petite doctrine », selon ses termes (Ms B, 1v<sup>o</sup>).

— X —

---

<sup>19</sup> Dans le Manuscrit B, on trouve notamment ces paroles : « Je voudrais parcourir la terre, prêcher ton nom ... annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation de siècles » (Ms B, 2v<sup>o</sup> : ce sont les repères officiels pour s'y retrouver dans le recueil de ses écrits publiés notamment aux éditions du Cerf/DDB – *Œuvres complètes* de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, 1997–).

<sup>20</sup> Elle regrettait de ne pas connaître l'hébreu et le grec pour entrer dans les écrits bibliques.

– Prenant alors le livre de ses œuvres complètes– Je reprends différents extraits de son œuvre pour illustrer tout ce que nous avons dit depuis le début.

Comment réaliser ces grands désirs qui brûlent au plus profond de moi, cette soif d’amour infini qui m’habite ?

Il me faut d’abord reconnaître que c’est le Créateur qui m’a ainsi établi, aspirant à un Amour éternel, parce qu’Il veut communier à mon existence et me donner sa Vie. Pour sainte Thérèse, c’était une évidence de foi.

Mais il faut tout aussi vite accepter qu’il y ait une opposition irréductible entre cette vocation à la pleine communion et la réalité de ma faiblesse humaine. – Lisant– « Je comprends si bien – dit-elle– qu’il n’y a que l’amour qui peut nous rendre agréables au Bon Dieu, que cet amour est le seul bien que j’ambitionne». Mais, ajoute-t-elle ensuite : « Comment une âme aussi imparfaite que la mienne peut-elle aspirer à posséder la plénitude de l’Amour ? » (Ms B, 1r°, 4r°).

La clé pour dépasser cette opposition, c’est donc d’accepter peu à peu ses pauvretés, selon ce qu’elle dit dans une prière : « Je suis la plus petite des créatures, je connais ma misère et ma faiblesse » (Ms B, 4r°). Elle dit cela, non pour se justifier ou se complaire dans ses médiocrités, mais pour s’en remettre avec ses médiocrités à notre Seigneur Jésus Christ et s’offrir à sa miséricorde : « Je ne suis qu’une enfant, impuissante et faible, cependant c’est ma faiblesse même qui me donne l’audace de m’offrir (Ms B, 3v°). « O Jésus ! – dit-elle– Je sens que si tu trouvais une âme faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s’abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie » (Ms B, 5v°).

J’ai donc à me laisser aimer par le Christ dans l’humilité de ma vie, parce que c’est là qu’il veut me rejoindre. Dieu, en Jésus – dit-elle encore– « n’a pas craint de mendier un peu d’eau à la Samaritaine. Il avait soif. Mais en disant « donne-moi à boire » c’était l’amour de sa pauvre créature que le Créateur de l’univers réclamait. Il avait soif d’amour » (Ms B, 1v°). Notre Seigneur Jésus Christ s’est ainsi abaissé jusqu’à nous, jusqu’à mendier et bien plus encore, jusqu’à descendre dans le néant de notre misère. Sainte Thérèse a cette très belle phrase : « ... pour que l’amour soit pleinement satisfait, il faut qu’Il s’abaisse, qu’il s’abaisse jusqu’au néant et qu’il transforme en feu ce néant » (Ms. B, 3v°).

Je dois alors vivre mon quotidien le plus ordinaire de façon extraordinaire, en me laissant accrocher au Christ. Il me faut l’écouter dans sa Parole, tout comme le fit la petite Thérèse. C’est la méditation d’un extrait de saint Paul (celui en 1Co 12-13) qui lui fait dire : « Je compris que l’Amour renferme toutes les Vocations, que l’Amour était tout ... en un mot

qu'il était éternel ! Alors, dans l'excès de ma joie ... je me suis écriée : « O Jésus, mon Amour. Ma vocation, enfin, je l'ai trouvée, ma vocation c'est l'amour ! » » (Ms. B, 3v°).

Ayant écouté le Christ, le Verbe de Dieu, je suis invité à m'approcher de Lui, jusqu'à le recevoir tout entier dans les sacrements de l'Église, et tout particulièrement dans l'eucharistie. Dans un de ses poèmes sainte Thérèse dit : « Oh ! Que sa grandeur infinie jusqu'à moi daigne s'abaisser. Jésus comblant mon espérance, de ma vie n'attend pas le soir. Il vient en moi ; par sa présence – dans l'eucharistie– Je suis un vivant Ostensor (21) ! ... Mon Bien-Aimé, viens vivre en moi ... Daigne me transformer en Toi ! » (PN 25). Daigne me transformer en Toi, pour vivre de Toi, pour vivre de ton Amour dans mon quotidien en essayant de répondre loyalement à cet Amour que tu nous donnes. « O Jésus, je le sais, l'amour ne se paie que par l'amour, aussi j'ai cherché, j'ai trouvé le moyen de soulager mon cœur en te rendant Amour pour Amour » (Ms B, 4r°). Voilà le cap, le chemin : rendre Amour pour Amour, m'offrir en vivant de son Amour parmi les autres, persévérant dans mes efforts, malgré mes chutes, rechutes et découragements, en les offrant encore et encore à sa miséricorde, comme sut le faire la petite Thérèse.

La clé de ce paradoxe apparemment insoluble, de cette opposition irréductible entre ma soif d'absolu et ma faiblesse, est donc de confronter le réel de mon existence à la lumière de la foi, jusqu'à découvrir que tout tient à la personne de Jésus Christ, et à personne d'autre ! Parce qu'il est Dieu qui s'est fait homme pour prendre le chemin de l'abaissement ; parce qu'il est venu le vivre jusqu'à agoniser et mourir au cœur de ce néant qui est le mien, pour le transfigurer par le Feu de l'Esprit, pour qu'il puisse devenir le lieu même d'où émerge la Vie divine. Le Christ m'invite à m'attacher à lui, pour « Passer et Devenir avec Lui ».

C'est ce que la petite Thérèse a expérimenté au plus profond de son cœur et de sa chair, elle qui a été intimement associée à la Passion du Christ, unie à lui dans un abaissement radical. Malade de la tuberculose et plongée dans la nuit de la foi, elle vécut de ce que vécut le Christ lors de son agonie et de sa passion. C'est cette union au Christ qui donne à Thérèse de pouvoir dire en ses derniers moments : « Oh ! C'est bien la souffrance pure parce qu'il n'y a pas de consolations (22). Non, pas une ! O mon Dieu !!! Je l'aime

---

<sup>21</sup> Objet liturgique pour présenter le pain consacré à l'adoration des chrétiens.

<sup>22</sup> « C'est bien la souffrance pure », dans le sens du constat, du moins je pense, tant elle souffre et qu'il n'y a plus aucune consolation. Elle a vécu de telles souffrances qu'elle a eu notamment ces paroles-ci : « Veillez bien, ma Mère, lorsque vous aurez des malades en proie à d'aussi violentes douleurs, à ne point laisser auprès d'elles des médicaments qui soient poison. Je vous assure qu'il ne faut qu'un moment lorsqu'on souffre à ce point pour perdre la raison. Et alors on s'empoisonnerait très bien » ; et : « Oui !!! Quelle grâce

**pourtant le bon Dieu ... Mon Dieu ayez pitié de moi ! Je ne peux plus... je ne peux plus ! ... Non, je n'aurais jamais cru qu'on pouvait tant souffrir... Jamais ! Jamais ! ». Et ensuite, regardant son crucifix, ses toutes dernières paroles ont été : « Oh ! je l'aime... Mon Dieu... je vous aime ! » (23).**

**Toute sa vie est comme condensée dans une allégorie de son cru que je reprends en raccourci : « Je me considère comme un faible petit oiseau ... je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement les yeux et le cœur car malgré ma petitesse extrême j'ose fixer le Soleil Divin, le Soleil de l'Amour et mon cœur sent en lui toutes les aspirations de l'Aigle. Le petit oiseau voudrait voler vers ce brillant Soleil qui charme ses yeux, il voudrait imiter les Aigles ses frères – les Saints– qu'il voit s'élever jusqu'au foyer Divin de la Trinité Sainte. Hélas ! Tout ce qu'il peut faire, c'est de soulever ses petites ailes, mais s'envoler, cela n'est pas en son petit pouvoir ! Que va-t-il devenir ? Mourir de chagrin se voyant aussi impuissant ? Oh non ! Le petit oiseau ne va pas même s'affliger. Avec un audacieux abandon, il veut rester à fixer son Divin Soleil ... Ma folie consiste à supplier les Aigles mes frères de m'obtenir la faveur de voler vers le Soleil de l'Amour – *insistant*– avec les propres ailes de l'Aigle Divin (24). Aussi longtemps que tu le voudras, ô mon Bien-Aimé, ton petit oiseau restera sans forces et sans ailes, toujours il demeurera les yeux fixés sur toi ... Un jour, j'en ai l'espoir – O Verbe Divin, toi l'Aigle adoré que j'aime et qui m'attire, dit-elle auparavant–, tu viendras chercher ton petit oiseau, et remontant avec lui au foyer de l'Amour, tu le plongeras pour l'éternité dans le brûlant Abîme de cet Amour » (Ms B, 4v°, 5r°, 5v°).**

---

**d'avoir la foi ! Si je n'avais pas eu la foi, je me serais donné la mort sans hésiter un seul instant » (Thérèse de Lisieux, *Œuvres complètes*, Ed. Cerf/DDB, 1997, p. 1178 ; 1133).**

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 1173.

<sup>24</sup> Te rappelles-tu que l'aigle est capable de planer avec sa progéniture (selon Ex 19, 4) ?

